

Edgar Allan Poe

*Le Corbeau*

# Lisez. Apprenez. Grandissez.

---

Ce document a été téléchargé depuis InfoLivres légalement, et c'est génial !

Chez InfoLivres, nous nous efforçons sans relâche de rendre des livres exceptionnels disponibles gratuitement pour tous.

**Mais ce livre n'est pas la fin...**



**Des milliers de livres gratuits** : Avec plus de 3 500 livres dans notre catalogue, ta prochaine grande lecture t'attend. Cherches-tu de l'inspiration, de l'aventure ou de la connaissance ? Nous avons tout cela.



**Sans frais, sans complications** : Chez InfoLivres, nous croyons en l'accès libre et facile à la connaissance. Tous nos livres sont disponibles gratuitement et sans nécessité d'inscription. Oui, aussi simple que ça !



**Découvre et Apprends** : Plonge dans notre large éventail de sujets et trouve exactement ce dont tu as besoin. Des classiques littéraires aux livres d'actualité, notre contenu est conçu pour enrichir ton esprit et ton âme.

**Pour lire et télécharger  
des livres gratuits, visite**

**[InfoLivres.org](https://www.infolivres.org)**



[infolivres.org/livres-gratuits-pdf/](https://www.infolivres.org/livres-gratuits-pdf/)

C'était par un minuit sinistre ;  
Mon front pensif au teint de bistre  
Se penchait sur un noir registre,  
Témoin d'un savoir recouvert  
D'oubli, de poussière et de soufre ;  
Et, sondant ce volume ouvert,  
Vertigineux ainsi qu'un gouffre,  
La tête lourde, je glissais  
Et, l'œil mi-clos, m'assoupissais...  
Quand soudain frémit je ne sais  
Quel bruissement de mystère,  
Quel étrange tapotement,  
Comme un doigt frappant sourdement,  
Frappant la porte solitaire  
De ma chambre d'étude austère.  
« – Un visiteur », dis-je tout bas,  
« Ayant ici porté ses pas,  
« Frappe à la porte solitaire  
« De ma chambre d'étude austère,  
« De la chambre où je suis reclus.  
« C'est cela seul, et rien de plus. »

Nettement je me remémore  
Ce Décembre au ciel incolore.  
Les braises qui brûlaient encore  
Mouraient, et je les croyais voir,  
Frissonnantes et désunies,  
Imprimer sur le plancher noir  
Le spectre de leurs agonies...  
Fébrile, j'attendais qu'enfin  
Naquît l'aurore au frais parfum.  
Tous mes livres – ouverts en vain,  
Et que l'ennui revenait clore –  
Ne m'avaient su fournir le frein  
Ni le sursis à mon chagrin ;  
Chagrin pour l'heureuse Lénore ;  
Lénore aux doux yeux dont l'aurore  
Jalousait l'étrange couleur ;  
Lénore perdue... – Ô douleur !  
Ô jeune fille aux yeux d'aurore  
Que les anges nomment Lénore,  
Mais qu'ici-bas, lieux dissolus,  
L'on ne nommera jamais plus !

Le froissement soyeux des ombres  
Qui se multipliaient sans nombres  
Sur les rideaux pourprés et sombres,  
Soufflait en mon âme un frisson  
De terreur fantastique et sourde ;  
Et je vibraï à l'unisson  
Des ondes sur l'étoffe lourde.  
Ainsi, tressaillant, palpitant,  
Pour apaiser mon cœur battant  
Je restai figé, répétant :  
« Non, cela n'a rien d'un mystère  
« Ce n'est qu'un visiteur hagard,  
« Qui, passant ici par hasard,  
« Frappe à la porte solitaire  
« De ma chambre d'étude austère ;  
« Rien qu'un visiteur attardé,  
« Qui s'est dans la nuit hasardé,  
« Jusqu'à la porte solitaire  
« De ma chambre d'étude austère,  
« De la chambre où je suis reclus.  
« C'est cela même, et rien de plus. »

Et l'âme plus ferme et plus forte,  
Sans plus hésiter de la sorte,  
Je marchai jusques à la porte :  
« Monsieur », dis-je, « ou Madame, ayez,  
« Je vous en conjure, indulgence  
« Envers mes retards effrayés  
« Et mon inconvenant silence ;  
« Mais le fait est que je glissais  
« Dans le songe, et m'assoupissais  
« L'œil mi-clos, et je n'ouïssais  
« Plus un bruit, plus un bruit sur Terre ;  
« Votre doigt, si discrètement,  
« D'un si faible tapotement  
« Frappa ma porte solitaire,  
« Troubla mon rêve au noir mystère,  
« Qu'à peine je vous entendis. »  
Lors, grinçant sur ses gonds roidis,  
J'ouvris ma porte solitaire  
J'ouvris ma porte, et – noir mystère –  
Je ne vis rien ; je ne vis plus  
Que ténèbres, et rien de plus.

Longtemps je scrutais ces ténèbres,  
Saisi de vertiges funèbres,  
Doutant des cieux et des algèbres,  
L'esprit mouvant d'un libre essor,  
Rêvant des rêves qu'aucun homme  
N'avait osé rêver encor...  
Angoisse qu'aucun mot ne nomme !  
Le silence continuait ;  
Je demeurais ivre et muet ;  
Pas un souffle ne remuait.  
Puis, un seul mot, un mot encore,  
Fut dit, et ce mot proféré  
Fut un mot tout bas murmuré ;  
Mais il n'en fut pas moins sonore.  
Ce murmure, ce mot : « Lénore ? »  
C'était moi qui le murmurais.  
Et l'écho chuchotait après,  
Comme un pâle reflet sonore,  
Le mot qui me blessait : « Lénore ! ».  
Ce n'était là que le reflux  
De ma voix seule, et rien de plus.

Je rentrai dans ma chambre close,  
L'esprit consumé de névrose ;  
Soudain j'entendis quelque chose

Frapper à mon volet fermé,  
Frapper, plus fort que tout à l'heure ;  
Et mon cœur battait, alarmé.

« Allons », me dis-je, « c'est un leurre.  
« Mon cœur trop vite s'affolait.  
« C'est quelque chose à mon volet  
« Qui s'est heurté, qui s'envolait,  
« Sous l'effet du vent indocile.  
« Allons éclairer pleinement  
« Ce mystère dont vainement  
« S'inquiète mon cœur fragile  
« Qui dans l'incertitude oscille.  
« Allons éclaircir tout à fait  
« La cause qu'obscurcit l'effet,  
« Et rassurer mon cœur fragile,  
« Qui dans l'incertitude oscille,  
« Emu de troubles superflus,  
« Car c'est le vent, et rien de plus.



J'ouvris les volets d'un coup brusque,  
Et, tel un fauve qu'on débusque,  
Resté dans l'obscurité jusque  
Alors, un fabuleux corbeau,  
Digne des siècles de légendes,  
Entra, majestueux et beau,  
Ailes ouvertes toutes grandes.  
Il se posa, calme, hardi,  
Et le port superbe et raidi,  
Tel qu'un lord ou qu'une lady.  
Cet oiseau, drapé de mystère,  
Perché comme sur un gibet,  
Impassiblement surplombait  
La porte close et solitaire  
De ma chambre d'étude austère.  
Là, sur un buste de Pallas,  
Déesse des sages d'Hellas,  
Il s'était perché, solitaire ;  
Dans ma chambre d'étude austère,  
Il s'était perché, noir intrus,  
Assis, tranquille, et rien de plus.

J'observais cet oiseau d'ébène,  
Qui s'installait, entré sans gêne  
Comme une rafale soudaine.

Sa présence étrange amusait  
Ma triste fantaisie en fièvre,  
Et sa grave allure induisait

A sourire ma morne lèvre ;  
Ce visiteur tragique et fier,  
Semblait un héraut de l'Enfer ;

Je lui dis : « Bienvenu, mon cher !

« Toi qui vins troubler mon veuvage

« En voletant sous mon perron,

« Au moins n'es-tu pas un poltron,

« Corbeau ! – Sinistre aile sauvage,

« Nocher du nocturne rivage,

« Parle : comment te nomme-t-on ?

« Ô toi que baptisa Pluton,

« Dis-moi ton nom, rêveur sauvage,

« Oiseau de l'infernal rivage

« Qui du Styx voit mourir le flux. »

Et le corbeau dit : « Jamais plus »

Quelle ne fut pas ma surprise !  
L'oiseau parlait avec maîtrise,  
Comme on parle une langue apprise.  
Mais quoiqu'il imitât fort bien  
Les accents de la voix humaine,  
Ces mots ne signifiaient rien,  
Et cette réponse était vaine ;  
Car, nous en conviendrons sans mal,  
Même au collier d'un animal,  
Un tel nom est trop anormal :  
Jamais le flâneur solitaire,  
Le vagabond ni le marcheur,  
Jamais le sévère chercheur,  
Le savant au labeur austère,  
Jamais homme vivant sur Terre,  
Ne vit oiseau qui répondît  
A ce nom – à ce nom maudit !  
La science au labeur austère,  
Classant tout animal sur Terre,  
Forma bien des noms farfelus,  
Mais jamais ce nom : « Jamais plus ».

Le corbeau se taisait, auguste,  
Et toujours perché sur le buste  
De la déesse vierge et juste.

Plus un mot. Plus un bruit. Plus rien.

L'oiseau, muet opiniâtre,  
Confrontait son silence au mien ;

Noir vivant sur la blanche albâtre.

Il n'avait dit qu'un mot, un seul,  
Mais on eût dit – comme un linceul,  
Comme une parole d'aïeul –

Que ce mot renfermait son être,

Que toute son âme était là.

Une larme à mon œil perla :

« J'ai vu tant d'amis disparaître !

« Et lui, qui vint par ma fenêtre,

« Lui comme eux, dès demain matin,

« S'enfuira par le ciel lointain ;

« Ainsi que j'ai vu disparaître,

« Comme envolés par la fenêtre,

« Tant d'espairs vains et révolus... »

Alors l'oiseau dit : « Jamais plus ».

Je tressaillis. Cette réplique  
Du corbeau fantasmagorique,  
Rompant le silence électrique,  
Me gifla comme un coup de fouet !  
« Sans doute », dis-je au volatile,  
« Ce mot est l'unique jouet  
« De ta vocalise inutile ;  
« Oui, c'est là tout ce que ton bec  
« Retint d'un vieux maître à l'œil sec  
« Que maint désastre, et maint échec,  
« Et les cortèges d'infortune  
« Ont suivi longtemps, si longtemps  
« Qu'enfin tous les mots égrotants  
« Dans sa voix ne formaient plus qu'une  
« Syllabe, un seul cri de rancune ;  
« Qu'enfin tous les *De Profundis*,  
« Que son espoir chantait jadis,  
« S'amenuisaient à n'être qu'une  
« Rengaine d'absurde rancune ;  
« Qu'enfin son cœur n'entonnait plus  
« Qu'un refrain : *jamais, jamais plus !* »

Et le corbeau, cimier fantasque  
Qui de Pallas ornait le casque,  
Enigmatique ainsi qu'un masque,  
Était redevenu muet ;  
Ma triste fantaisie en fièvre  
Obstinément insinuait  
Un sourire au coin de ma lèvre.  
Lors, poussant un large fauteuil,  
Je m'installai devant le seuil,  
Devant le buste, devant l'œil  
De mon visiteur solitaire ;  
Je m'efforçai de raisonner,  
Spéculer, déduire, enchaîner,  
Soumettre l'étrange au critère,  
Elucider tout le mystère :  
Que voulait dire l'augural  
Oiseau, le maigre et sépulcral  
Corbeau ? – Quelle clé, quel critère  
Saurait décrypter le mystère  
Qu'enfermaient ces deux mots conclus,  
Ces mots croassés : « Jamais plus » ?

Je creusais dans la solitude  
De ma chambre austère d'étude,  
Conjecturant sans certitude,  
Incapable d'apercevoir  
La clarté, le mot de l'énigme ;  
Je n'adressais à l'oiseau noir  
Plus un son, plus un borborygme,  
Mais ses yeux aux regards malsains  
Me perçaient de traits assassins !  
Je m'enfonçais dans les coussins,  
Et ma tête au front déjà chauve  
Plongeait avec ses pensers lourds  
Dans un océan de velours  
Qu'une basse lampe d'alcôve  
Faisait reluire en vague mauve ;  
Je songeais toujours, l'œil ardent,  
Au creux du fauteuil regardant  
Sous la douce lampe d'alcôve  
Reluire ainsi le velours mauve  
Que ses longs cheveux disparus  
Ne frôleront, ah ! jamais plus.

L'air s'épaississait, insalubre,  
Au fond de ma chambre lugubre ;  
Et, tel qu'un dément élucubre,  
Je m'écriai lors : « Ô parfums  
« Jaillis des encensoirs célestes  
« Que balancent les Séraphins,  
« Anges aux pas discrets et lestes !...  
« Oui, je sens leurs pieds effleurant  
« Le tapis ; ils passent, fleurant  
« Le népenthès – tiède, écœurant,  
« Si doux pourtant, presque inodore,  
« Remède au douloureux dépit...  
« Dieu m'envoie enfin le répit :  
« Vienne le temps, naisse l'aurore  
« Où je l'oublierai, ma Lénore,  
« Perdue au royaume d'Hadès...  
« Bois, mon cœur, bois ce népenthès ;  
« Oublie ! Oublie ! – Ô ma Lénore,  
« Qu'enfin tes yeux, tes yeux d'aurore,  
« De mes souvenirs soient exclus ! »  
Et le corbeau dit : « Jamais plus ».



« Prophète ! » dis-je. « Ô créature  
« De l'Enfer ou de la Nature !  
« Mais prophète, oui ! Je t'en conjure,  
« Quel que soit le souffle porteur  
« Qui jusqu'ici poussa ton aile,  
« Envoyé par le tentateur,  
« Guidé par la main éternelle,  
« Ou par la tempête apporté  
« En ce lieu morne et déserté,  
« Ce cachot par l'horreur hanté,  
« Qui que tu sois, sinistre augure,  
« Je t'en conjure, en vérité  
« Dis-moi, de ton bec irrité,  
« Ô toi qui fouilles ma blessure,  
« Dis-moi, corbeau, je t'en conjure,  
« S'il existe, en ces lieux maudits,  
« Un baume de Judée, ô dis  
« S'il est un baume à ma blessure,  
« Corbeau, dis-moi, je t'en conjure,  
« Si les gouffres sont absolus !  
« Dis ! » – Le corbeau dit : « Jamais plus. »

« Prophète ! » dis-je. « Ô créature  
« De l'Enfer ou de la Nature !  
« Mais prophète, oui ! Je t'en conjure,  
« Par le ciel au-dessus de nous  
« Je t'en conjure et je t'implore,  
« Corbeau, je t'implore à genoux,  
« Par le Dieu vivant que j'adore,  
« Si tu l'adores, dis-moi, dis  
« A mon âme, à mon cœur maudits,  
« Dis-moi s'il est un Paradis  
« Où je pourrai l'étreindre encore,  
« Celle-là perdue à jamais,  
« Celle-là seule que j'aimais,  
« La sainte, la pure Lénore !  
« Dis-moi si les cieux, si l'aurore,  
« Les jours, les nuits me répondront ;  
« Ah ! dis-moi s'ils me la rendront,  
« La jeune fille aux yeux d'aurore  
« Que les anges nomment Lénore...  
« En quel Eden ? Par quels saluts ?  
« Dis ! » – Le corbeau dit : « Jamais plus. »

Je hurlai de rage soudaine :

« Que cette parole inhumaine,

« Soit ta dernière, oiseau de haine !

« Retourne aux nuits qu'aucun fanal,

« Qu'aucun astre jamais n'allume !

« Retourne au rivage infernal !

« Et ne laisse pas une plume,

« Pas un seul signe qu'en ces lieux

« Tu passas, messenger des dieux,

« Porteur du mensonge odieux !

« Pars donc si tu ne peux te taire,

« Car tu mens ! Et tes mots affreux

« Dévorent mon esprit fiévreux...

« Laisse-moi songer solitaire,

« Dans ma chambre d'étude austère.

« Ô corbeau, cruel disséqueur,

« Retire ton bec de mon cœur !

« Fuis de ma chambre solitaire ;

« Laisse-moi dans l'étude austère.

« Laisse-moi seul – seul et reclus.

« Pars ! » – Le corbeau dit : « Jamais plus. »

Et le corbeau, depuis cette heure,  
Demeure assis, toujours demeure  
Assis en ma morne demeure ;  
Perché, noir, au-dessus du seuil,  
Sur le buste empreint de sagesse,  
Il veille, lugubre ; et son œil,  
Surplombant l'œil de la déesse,  
Semble être celui d'un démon  
Qui rêve... – J'entends son poumon  
Souffler un ténébreux sermon :  
« Nevermore ! » – Ô vision sombre !  
La lampe, au-dessus du corbeau,  
Sur le sol, froid comme un tombeau,  
Projette un large cercle d'ombre  
Que maint livre d'étude encombre ;  
C'est à mes pieds comme un ravin  
Que je sonde en vain et qu'en vain  
Ma science impuissante encombre.  
– Las, prisonnier du cercle d'ombre,  
Mon esprit gisant et perclus  
Ne s'élèvera jamais plus !